N° 33

De si banales existences

Envoyé en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir que l'humanité risquait de disparaître.

Cette histoire avait commencé dans un petit village reculé où régnait la paix et l'harmonie. Rien ne venait troubler la conscience de ses habitants. Jusqu'à ce qu'à ce jour de mai.
L'affaire était sérieuse : par une courte lettre, on leur apprenait qu'il leur serait dorénavant interdit de se chauffer au bois, avec obligation de faire installer des pompes à chaleur par des entreprises agréées par l'État ! La belle affaire ! Depuis la nuit des temps, on se chauffait avec le bois des denses forêts de la région ! On le coupait en chantant !
Et on voulait leur enlever ça ! Quelle drôle d'idée !
Face à une telle folie, renonçant à se laisser ainsi ravir leur liberté et leur indépendance, les villageois, réunis au sein du conseil populaire, avaient jugé que cela en était trop. Désormais, ils refuseraient de se plier aux injonctions idiotes de fonctionnaires huppés qu'ils ne connaissent ni d'Eve ni d'Adam. Il s'agissait donc de le faire savoir. Et vite.
A l'unanimité, on avait chargé le vieux Léon de cette pressante mission. Il lui reviendrait d'aller « dire deux mots » aux « gens d'en haut ». Face à la gravité de la tâche, l'homme avait retiré sa vieille casquette en tissu et soufflé longuement, les yeux mis-clos. Et puis il s'était lancé à lui-même, avec une conviction teintée de consternation : « Cette fois-ci, il faut que quelqu'un y aille, on ne peut laisser faire, ils sont devenus fous ». Une grosse mouche était alors tombée dans son café au lait, accablée par la nouvelle.
Ne restait plus alors qu'à rassembler, dans un grand cartable, les liasses de paperasse accumulées ces dernières années et qui serviraient de preuve à leur démonstration ainsi qu'un petit pécule d'argent et plusieurs plans de villes. Pour cette mission périlleuse, on avait aussi requis l'aide de Jean, qui accompagnerait Léon dans son entreprise. Du haut de leur soixante-dix années d'existence, on les avait jugés suffisamment armés de force et de sagesse pour la mener.
Rapidement, Léon s'était préparé à aller toquer aux portes du pouvoir, imaginant déjà la scène où il s'exclamerait haut et fort : « Voyez-vous même ces liasses, qui sont autant de poids sur nos épaules que sur la liberté elle-même. Jamais nous ne céderons, il en va de notre dignité ! Laissez nous vivre libres ! ». Il se voyait déjà, galvanisé par son discours, déchirant fièrement ses papiers d'identité devant la mine déconfite d'un haut fonctionnaire abattu par une désertion si soudaine. À coup sûr, cette affaire ferait grand bruit et d'autres villages suivraient leur exemple. « Ah quelle belle mission ! », se disait intimement Léon, honoré de la confiance qu'on lui accordait. Ragaillardi par un profond sens de la responsabilité, il souffla à pleins poumons, le dos bien droit, avec le sentiment du devoir déjà presque accompli.

*

Jean et Léon avaient alors pris le chemin de la civilisation, embarquant à bord d'un canot pour prendre le large.
Adieux vaches, hirondelles et cochons ! Adieu campagne silencieuse à l'horizon infini !
C'est vers de nouveaux horizons qu'ils voguaient avec félicité sur la mer encore endormie du petit matin. L'air était encore frais, revigorant.
C'est donc avec vivacité que Léon regardait le paysage défiler, percevant déjà, au loin, les terres qu'ils s'apprêtaient à explorer. Il distinguait des habitations, toutes semblables, blanches et sans volets. Presque collées les unes aux autres, elles arboraient un semblant de jardin enclos derrière des grillages dissimulés par des lignées de petits arbustes. « Ces villageois ne doivent pas très bien s'entendre ! », avait pensé Léon.
Puis, après quelques heures, Jean et lui avaient débarqué sur la terre ferme. Là, ils avaient laissé leur canot sur la plage et marché dans le sable jusqu'à atteindre un chemin. Fermé par des clôtures en bois, il les conduisait tout droit vers une petite ville. De là, ils prendraient le train.

Ils avaient donc suivi le chemin, qui avaient ensuite pris l'allure d'une route, puis d'une très grande route, où se croisaient de grosses voitures dont il s'agissait de ne pas trop s'approcher car, pensaient-ils : « Elles n'ont pas l'air de pouvoir s'arrêter ».
Alors, voyant qu'une tranchée peu profonde longeait la route, ils s'y engouffrèrent et y marchèrent au pas, mû par un sens du devoir qui tenait fermement leur volonté et c'est non sans un certain héroïsme qu'ils s'engagèrent vers la civilisation.

*

La route était longue et l'horizon tendait à se fermer à mesure que les bâtiments gagnaient en hauteur. Se sentant un brin étouffés par le poids de ces masses de pierre, Léon et Jean gardaient toutefois fermement leur trajectoire et jetaient régulièrement un œil sur le plan qu'on leur avait prêté. C'est ainsi qu'ils parvinrent à la gare.
Surpris par la beauté de ce bâtiment à l'allure fière, avec ses couleurs soignées et ses grandes poutres en ferraille, ils y entrèrent et cherchèrent un guichet. C'est là, leur avait-on dit, qu'ils achèteraient des billets avant de monter dans le train.
À la vue de la foule qui s'agitait, Léon s'étonna : « Pardi ! Que font tous ces gens ? ». Un peu étourdi par tout ce monde, Jean et lui faillirent flancher. Mais Léon prit son courage à deux mains et avança au milieu des gens, plein de bonne volonté : « Pas de panique, on va le trouver ce guichet ! ». Ils se faufilèrent alors entre les passagers, quand une voix grommela : « Faites la queue, comme tout le monde ! »
« Ah », fit Jean, qui commençait à comprendre : une immense file d'attente devait les conduire à un guichet. « Soit ! ». Il fallait attendre son tour. L'attente fut longue. Très longue. Si longue que les paupières de Jean s'alourdissaient peu à peu. C'est donc dans une demi pénombre qu'il s'aperçut de la supercherie : à travers les interstices que la foule laissait percevoir, il découvrait une machine ! Pris de panique, il saisit la manche de son compagnon de route pour l'en avertir, lui pointant du doigt le problème.
Une vive angoisse étreignit soudain Léon, qui tenta néanmoins de garder le cap et de se montrer impassible. Avec calme, il décida de se renseigner auprès de la personne qui les devançait. On lui expliqua que la machine leur donnerait un billet. Rassurés par ces explications « Rien de bien méchant, c'est comme un guichetier ! », les deux amis attendirent donc patiemment leur tour. Mais lorsque cette personne finit par les laisser face à l'engin, une légère détresse s'empara d'eux. Sans toutefois vaciller, ils ne purent retenir ni un menu tremblement dans les jambes ni les gouttes de sueur qui commençaient à perler sur leurs fronts. Jean pris toutefois les choses en main avec courage, inspectant non sans sérieux les indications qui figuraient sur la machine : « Je voyage seul », « Je veux un billet », etc.. « Tiens, se dit-il, c'est une machine pour enfants, ça va être facile ». Mais il avait beau regarde, il n'y avait pas de bouton. Il commença donc à faire le tour de la machine. Rien. Il entendit alors des soufflements derrière lui. Se retournant, il vit les yeux noirs de la personne suivante qui semblait exaspéré. Un peu honteux, ils s'excusèrent à cette personne, qui leur posa toute une série de questions, auxquelles ils n'avaient pas toujours la réponse (« Un email ? Non, bien sûr, je vais mettre le mien »). Cette âme généreuse leur avait ensuite remis leurs billets, une fine feuille de papier présentant moult numéros et symboles obscurs.
Munis de ce Graal, c'était avec enthousiasme qu'ils remercièrent cette personne et partirent l'esprit léger vers de nouveaux horizons.

*

Dans la gare, il était facile à Jean et Léon de se repérer : ils n'avaient qu'à suivre les indications sur les écrans de télévision qu'on avait placés en hauteur. Les horaires, la destination et puis la voie s'affichait. « Qu'est-ce que c'est pratique », avait pensé Jean et Léon.
C'est donc aisément qu'ils s'engagèrent vers la voie indiquée, où, là encore, il y avait une longue file d'attente. Au bout, des personnes avec une casquette et des vêtements bariolés attendaient les

passagers en tenant dans leurs mains un appareil qu'il posait sur les billets. « Ah, un premier contrôle de police », expliqua Jean. « Tu crois ? », s'interrogea Léon avec perplexité. Effectivement, ça devait être un contrôle car ils ne pouvaient y échapper : la foule les pressait vers le poste barrière et des clôtures les encerclaient, les prenant en étau. « Bon, se rassurait-il, il suffit de montrer ses billets. Ces policiers doivent chercher des voleurs ».
C'est donc sans encombre qu'ils passèrent le barrage de police et se rendirent au train.
« Oh », fit Jean face à ce bel engin flambant neuf ! Émerveillé par ce bijou de technologies, lui et son compère y entrèrent avec joie, cherchant avec entrain le numéro de leurs sièges. Pas si facile ! Les hauts-parleurs délivraient toutes sortes de messages, tandis que les passagers s'affairaient dans un grand brouhaha qui complexifiait la recherche du bon numéro. « Ah, c'est là ! », s'exclama finalement Jean.
Les deux amis s'y installèrent confortablement. Bon, les sièges étaient quelque peu étroits et les couleurs vives incitaient peu au repos, mais quel délice tout de même ! Tout était joliment décoré et de jolies indications, probablement destinées aux enfants, agrémentait ce décor soigné aux lignes bien droites. Les gens s'y fondaient parfaitement, arborant des habits décontractés qui sentaient bon le confort.
Certains avaient ouvert une télévision portative, d'autres rangeaient, sans empressement, leurs affaires avant de s'installer tranquillement. Une douce lenteur s'emparait de Léon, qui à la vue de cette sereine effervescence, l'absorbait comme une éponge. Et puis, il regardait avec délectation les faits et gestes des passagers, qui ouvraient des sacs pour en sortir toutes sortes de victuailles judicieusement conservées dans des boites ou dans du plastique. Les bruits de mastications se mêlaient alors à l'agréable bruit du train.
Une femme d'un certain âge s'étant, quant à elle, postée devant une télévision miniature qui avait l'air de beaucoup l'amuser. Riant toute seule, elle avait consenti à la prêter à son petit-fils, venu lui la lui réclamer.
À côté, des jeunes discutaient, eux aussi devant leur petit écran, sans que Léon ne comprenne bien l'objet de leur conversation : « Celle-là. En vrai. (ils riaient puis continuaient, alternant sérieux et désinvolture) Ça. Genre (d'un air grave) Incroyable (sans grand enthousiasme) ».
« Bizarre », avait-il pensé.
Derrière lui, les passagers parlaient argent, entreprise, leadership, énergie, déconnexion et d'autres mots qui lui semblaient bien creux. « Je ne comprends décidément rien au charabia des gens de cette contrée », en avait-il conclu avant de tourner son regard vers la fenêtre. Là, la nature donnait l'impression d'être immense. Les champs à perte de vue n'étaient contraints par aucune forêt. Délimités par des arbres, ici ou là, ils présentaient des lignes parallèles et des herbes coupées toutes à la même taille. « Du travail rondement mené », s'enthousiasma Léon, ébahi par tant d'efficience.
« C'est vrai », admit-il au cours de sa réflexion, « la linéarité rompt le hasard de la pousse, le ballet imprévisible de la nature qui attire tant les oiseaux et les insectes ». « Et les chevreuils, les sangliers et autres bêtes, comment passent-elles avec ces clôtures ? » « Et les gens, ne pouvaient-ils pas passer à travers champ ? ». Tant de questions agitaient son esprit confus. Et cela n'allait pas s'arranger à la vue d'imposants pylônes électriques, ainsi que par de très hautes tiges blanches surmontées de trois ailes de moulin. « À quoi cela peut-il bien servir ? », s'interrogea-t-il.
« Sûrement, ça doit être important. Dommage, en revanche, que ces beaux paysages soient ainsi traversés par ces étranges choses ».
Sa réflexion fût arrêtée nette avec le passage d'un contrôleur de train, qui, de nouveau, vérifiait s'ils étaient bien en règle.
Fatigué par les sollicitations, Léon préféra régresser dans un paisible sommeil.

*

Secoué par un coup sur le bras, c'est un peu assommé par le lourd sommeil qui l'avait tenu jusqu'alors que Léon se réveilla. Tout le monde s'agitait autour de lui, chacun rassemblant ses affaires. « Ah, nous sommes arrivés ! » lança-t-il à Jean d'un air ravi.

Bouillonnant à l'idée d'en découdre, ils s'élancèrent légers comme l'air. Ils s'engagèrent dans la gare, un immense antre dans laquelle s'empressaient des centaines de personnes. Ce tourbillon engourdissait leur esprit, qui avait peine à repérer la sortie. Dans le vague, ils discernaient, au fond, des sortes de gardes, ou plutôt de militaires, avec d'imposants vêtements noir et une grande arme dans les bras. À leur vue, Léon eut un haut le cœur : « Sommes-nous en guerre ? » Son angoisse ne dura cependant qu'un instant, rassuré en voyant la banale agitation des gens autour de lui. « Peut-être suis-je le seul à les voir ? », se demanda-t-il.
C'est ainsi que, confiants, ils continuèrent leur route avec entrain.
« Oh, fit Jean, que c'est beau ! » Il montrait à son camarade la vitrine d'une boutique, s'extasiant devant tant de beauté. De ravissants petits objets étaient posés là, à attendre derrière une vitre. Puis, c'est une succulente odeur qui ravit cette fois leurs papilles. En avançant, de nouvelles odeurs se glissèrent sous leurs narines. Jean n'y tint plus : « J'ai une petite fringale, allons donc voir ! » Tous deux entrèrent dans un vaste garde-manger où l'on avait disposé une multitude de choses sur d'innombrables étagères. Impressionnés par cette profusion, ils ne savaient plus où donner de la tête. Éblouis par les lumières blafardes, ils voyaient des sacs aux couleurs criardes, des choses enfermées dans des plastiques et des objets de toutes sortes dont ils n'avaient aucune idée de l'utilité. Face à ce marasme, à l'immensité du choix, ils ne savaient plus que choisir. Alors, puisque personne n'était là pour leur expliquer, ils décidèrent de goûter afin d'ajuster leur décision. Bien sûr, pour choisir, il faut connaître, et pour connaître, il faut goûter. C'est la simplicité même.
Mais la tâche s'avéra plus ardue qu'il n'y paraissait. Il fallait trier, écarter les légumes saucissonnés dans des plastiques transparents pour ne sélectionner que ceux qui se laissaient facilement goûter.
« Oh les jolies myrtilles ! », lança Jean tout en piochant l'une d'elle pour la porter à sa bouche.
« Beurk », fit-il en recrachant brusquement sa trouvaille. Prenant conscience de ce geste peu révérencieux, il se reprit, ramassant la myrtille à moitié mangée pour la reposer sur le bord de l'étal.
Léon s'attela ensuite, lui aussi, à la tâche, espérant parvenir à se contenir davantage. Mais il connaissait bien son ami, s'il en était arrivé à de telles extrémités, c'est que le fruit était immonde. Alors c'est non sans courage qu'il choisit de goûter une salade bien verte. Il en mastiqua une feuille avec élégance, mais ne parvint pas réprimer une moue, qui se transforma peu à peu en grimace. Il conclut alors sobrement : « Piquante, bizarre ».
Déçus par ces dégustations ratées que rien ne présageait, ils décidèrent de partir.
Mais, abasourdis, ils constatèrent que les tuyaux en métal qui s'étaient ouverts tous seuls à leur arrivée demeuraient cette fois fermés. Jean s'inquiétait de ne plus pouvoir en sortir et de rester là, dans ce drôle de souk, avec ces légumes pour le moins dégoûtants. Heureusement, quelqu'un se trouva dans la même situation, et connaissant le manège, demanda à une vendeuse de leur ouvrir.
Soudain, une sonnerie stridente retentit si fort qu'elle fit vibrer tout leur corps. Paralysés de peur, ils s'étaient figés, se soumettant entièrement à l'homme en noir qui se précipitait vers eux. Leur parlant sèchement, évoquant, par bribes de mots incompréhensibles, une histoire de paiement, de vol et de plein d'autres choses bizarres. « Nous avons les images », répétait-il en montrant des ronds noirs en plastique placés en hauteur à tous les coins du magasin. Toujours figés, Léon et Jean étaient bien incapables de répondre à cet homme si peu délicat. Ils tentèrent de balbutier quelques mots, qui, ils le voyaient bien, s'apparentaient davantage à des suites de lettres qu'à des mots susceptibles de former des phrases. Une conversation dénuée de sens s'engagea alors entre les parties : « Mais, nous… », « Non, c'est vous, vous… pris tout », « Que… non », « Si tout ». Face à une si grande incompréhension réciproque, les deux camps conclurent qu'il fallait mieux s'en tenir là. On raccompagnait donc gentiment à la porte les deux intrus, qui déguerpirent sans mot dire, l'air un peu hagard.

*

Léon et Jean reprirent la route, suivant le chemin que des amis du village avaient tracé pour eux sur le plan. Là, les « Oh ! », « Ah ! », « Que c'est beau ! » fusaient à mesure qu'ils déambulaient. De grands bâtiments à l'allure imposante se dressaient tout le long de leur chemin, avec des fleurs et

beaucoup de verdure à tous les balcons. « Quelle élégance ! », s'exclamaient-ils sans cesser de s'émerveiller à chaque coin de rue.
Sans peine, ils parvinrent au 55, rue du faubourg-Saint-Honoré. Face à eux, une immense grille fermait un magnifique parc qu'entourait un vaste bâtiment. Des gardes se tenaient à l'entrée, dans des huttes en bois. Tout en noir eux aussi, ils portaient de grandes armes redoutables.
« Ce pays est bel et bien en guerre », ressassa Léon, qui demeurait immobile.
Jean, lui, se montrait bien gaillard. Ils n'avaient pas fait tout ce trajet pour s'arrêter aux portes du pouvoir. Il alla donc directement à la rencontre de l'un des groupes de garde :
« Bonjour Monsieur, nous sommes venus voir celui qu'on appelle, chez nous, le grand patron », commença-t-il. « Auriez-vous l'amabilité de lui faire savoir que nous souhaiterions le rencontrer ? »
L'un des gardes fit « non » de la tête.
« Avez-vous bien compris la question ? »
Face au silence de l'autre, il continua :
« Nous venons simplement voir le patron et aimerions le rencontrer... »
Sans mot, l'un des hommes se plaça devant eux et fit « non » avec sa main.
« Ah, pour quelle raison ? », rétorqua Léon, quelque peu interdit.
Aucune réponse.
Ce mutisme interrogea Léon, qui se demanda si ces hommes ne parlaient tout simplement pas une autre langue. Il fit alors des gestes un peu hasardeux qu'il espérait faire mouche.
Mais toujours rien.
Jean interpella alors d'autres gardes, plus loin. L'un d'eux s'approcha. « Ah, enfin quelqu'un nous comprend », se rassura-t-il.
Mais le garde se posta devant eux, faisant barrage avec son corps très imposant. « Il a dû en couper du bois, cet homme », pensa Jean.
L'homme leur dit fermement : « Vous n'avez rien à faire là. Vous n'avez aucune autorisation. »
« Ah, ils parlent la même langue que nous », analysa Léon, qui répondit : « Nous autres citoyens ne sommes nous pas en droit de venir converser avec celui qui impose des contraintes à nos existences ? »
« Stop, dégagez ou c'est par la force qu'on vous fout dehors ! »
Ça sentait le roussi.
Jean et Léon n'insistèrent pas.
« Mais alors, comment ferons-nous sécession ?, s'inquiéta Jean en repartant.
- On a peut-être été mal renseignés », lui répondit son compère.
Ils firent donc le tour de la propriété. Peut-être pouvait-on entrer par une autre porte. Mais rien. L'enceinte était hermétique.

*

Sous le choc, et puisqu'ils n'y pouvaient rien, ils décidèrent de s'abandonner à la Providence, poursuivant au hasard leur chemin sans vraiment trop savoir où aller.
Le hasard leur fit passer devant une affiche sur laquelle était inscrit : « Une parole libre ». Cela interpella Léon, qui, en y regardant de plus près, constata vit qu'elle venait d'un pays qui s'appelait « Union européenne ». « Que ses habitants sont chanceux ! », soupira-t-il.
Cela ne fit qu'accroître leur consternation.
Abattus, Jean et Léon ne s'inquiétaient pas pour autant de leur sort. Après tout, le village continuerait à vivre comme il lavait toujours fait et on verrait bien ce que l'avenir réserverait. Mais ils étaient tracassés par le virage que semblait prendre le pays.
C'est à ce moment-là que Léon glissa vers le désespoir.

*

Léon et Jean se mirent à errer dans les rues. Hagards et déboussolés, ils commençaient à voir tout en flou. Les foules étaient comme des ombres, le ciel était voilé et le sol, noirci par la poussière.
Là, ils commencèrent à voir des choses abracadabrantesques : des visages cachés derrières des masques de chirurgiens, des individus sur des planches roulant toutes seules et puis, partout, des gens qui téléphonaient en pleine rue, d'autres qui parlaient tous seuls.
Les deux amis perdaient pied, vagabondant dans le dédale de rues que leur offrait le hasard. Toujours de grands immeubles, des trottoirs propres et tout un tas de bistrots et des boutiques se donnaient à voir. La vie qui émanait de la ville ravivait leur gaité. Les gens se promenaient, bavardaient, s'affairant à conduire leurs existences avec assurance. Bien habillés, munis d'un tas d'accessoires, ils avaient l'air de vivre si confortablement !
Jean et Léon voyant l'espoir renaître, souriaient de nouveau.
Ils avancèrent tranquillement vers le bel endroit qu'il percevait au loin. Un beau coin de verdure qui avait fière allure. Avec joie, ils pressèrent quelque peu le pas et entrèrent enfin dans ce spectacle de beauté. Pour y entrer, il fallait passer par une immense grille gardée par des hommes en noir à l'allure plus décontractée que d'ordinaire. Les deux compères y entrèrent donc d'autant plus avec délectation. Que de merveilles ! Ces arbres majestueux, cette herbe si verte et coupée au rasoir et puis ces jolies fleurs ! Quel beau jardin !
En un si petit espace, on avait reproduit la nature dans toute sa beauté : on avait rassemblé les fleurs et les arbres les plus jolis du monde et l'on avait creusé un petit plan d'eau. Tout était aligné, rangé, bien à sa place. Quel ravissement !
Les promeneurs savouraient cette atmosphère si douce, flânant tranquillement.
Comme eux, ils déambulaient, et commençaient à voir de drôles de choses : de jeunes gens écoutaient de la musique jaillissant de leur sac, des vieillards suivaient une étrange chorégraphie en ouvrant et fermant un éventail, un couple de sportifs portant des vêtements élastiques poussant une poussette dont sortaient des bruits de téléviseur, et beaucoup d'autres sportifs à casquette courant sans se presser.
« Mais que font tous ces sportifs ? Où vont-ils ? », interrogea Léon, qui regarda au loin pour voir si ces gens ne courraient pas après quelque chose.
Jean fronça les sourcils, espérant trouver une explication : « Peut-être un jeu ». Son ami haussa les épaules et releva les sourcils, tout en faisant une moue. Perplexes, ils gardèrent un air dubitatif puis abandonnèrent toute tentative d'explications, se décidant plutôt à aller se reposer sur l'herbe.
Dégotant un petit coin tranquille près d'un arbre, Léon pris les devant et sortit du chemin tout tracé pour s'y rendre. Là, il s'assit, puis laissa son corps s'allonger de tout son long, sans le retenir.
« Ah », lança-t-il de soulagement en fermant les yeux.
« Pssss », fit Jean. Léon releva sa tête, voyant son ami s'agiter, l'interpelant en faisant toutes sortes de mouvements désarticulés. Surpris, presque inquiet, il se pressa auprès de lui. L'autre lui montra du doigt un panneau en chuchotant : « Regarde, c'est interdit ». « Oh », fit Léon, interloqué. Il relut le panneau une deuxième fois, pensant avoir raté un mot, puis une troisième, pensant y voir flou. Non, l'herbe était bien interdite !
Interdits, lui et Jean se figèrent. « Ces gens sont devenus fous ! »
Ils peinaient à y croire et s'exclamaient : « Fous, fous ! », « Ils sont devenus fous ! », « Interdire l'herbe ! »
Cette ville tournait à la douce folie ! Avec ses gardes en noir, ses chirurgiens et ses gens qui ne courraient après on ne sait quoi ! Et puis ses légumes emballés dans du plastique et ses contrôles à tout-va !
« Non, tout ça ne tourne pas rond », conclut Léon, un brin agacé d'être mené en bateau dans une ville qui donne à voir de si belles choses tout en interdisant de toucher, goûter et de s'allonger sur l'herbe.
Plutôt que de rester là, comme deux nigauds dans ce coquet jardin, ils décidèrent d'en sortir et prirent de nouveau la route.

*

La ville entière s'offrait désormais à eux, mais ils n'avaient nulle part où aller. Alors ils décidèrent de consulter leur plan.
« Tiens, nous pourrions aller voir ce cours d'eau qui passe en plein milieu », proposa Jean.
Léon trouva l'idée bonne et tous deux en prirent le chemin.
Après avoir traversé de longues rues à l'activité bouillonnante, ils parvinrent rapidement au bord de l'eau. C'était un large fleuve très calme que sillonnaient de longs bateaux élégants transportant des passagers heureux. « Regarde, ces gens mangent ! », lança Jean à Léon. Effectivement, certains étaient attablés !
Ébahis par tant de luxe, ils poursuivaient la promenade, contemplant, au loin, les somptueux bâtiments parfois dissimulés derrière de superbes arbres. Quel enchantement !
Ici et là, il y avait encore des sportifs, mais aucun pêcheur. « Tiens, c'est bizarre », s'étonna Léon.
Tout à coup, Jean s'exclama : « Eh ! Une idée me vient : que dirais-tu si nous nous rendions à l'Assemblée ? »
« Oh !, répondit son ami, ça c'est une rudement bonne idée ! »
L'idée apparaissait désormais comme une évidence : ces gens élus par le peuple, eux, seraient là pour les écouter.
Après un rapide coup d'œil à leur plan, ils déterminèrent très vite la direction à prendre. Sans perdre une minute de plus, ils se hâtèrent considérablement, prêts à devenir, eux aussi, l'un de ces grands sportifs.

*

Bille en tête, ils avançaient à grande enjambée, ne prêtant plus attention à ce qui se passait autour d'eux. Vaguement pourtant, ils entendirent quelqu'un les rattraper : « Monsieur, monsieur ». Les deux amis se retournèrent. Une femme disait à Léon : « Monsieur, vous avez fait tomber votre écharpe ! »
« Oh », fit-il en la voyant gisante sur le sol. Il la ramassa, remercia chaudement la femme, et repris sa route avec hâte.
Quand soudain : « Paf ! » Une drôle d'engin silencieux conduit par un coureur à casquette venait de le bousculer violemment à l'épaule ! Ne pouvant retenir son équilibre, il commença à glisser, quand Jean tenta de le rattraper en lui saisissant le bras, mais fit ainsi s'entremêler le bouton de sa chemise dans le veston de son ami ! Et « Plouf ! » Un grand bruit fit tressaillir le pont sous lequel ils venaient de tomber.
Par bonheur, les deux villageois savaient parfaitement nager et parvinrent aisément à atteindre une petite échelle qui les ramènerait à terre. « Ouf ! » Des gens se précipitaient gentiment vers eux, tentant de les secourir par des tentatives de sauvetages un peu désordonnée : certains les attrapaient par les bras, d'autres par un bout de veston, et puis on avait fini par leur mettre les mains dans les yeux, à tirer sur leurs oreilles.
Jean et Léon s'en sortaient finalement bien et exprimèrent à tous ces gens leur profonde reconnaissance tout en rassurant leurs inquiétudes (« avez-vous besoin d'un médecin ? », « non, non, tout va bien »). Ils s'excusèrent de ne pouvoir bavarder plus longtemps avec eux : « Le devoir nous appelle ! »
Et ils étaient repartis en les saluant chaleureusement.

*

Après toutes ces aventures, ils arrivèrent enfin à l'Assemblée, un bâtiment imposant avec ses immenses colonnes.
Hélas, il était, lui aussi, fermé par de grandes grilles. Désappointés, ils virent alors, sur le côté, une foule de gens. L'air mécontent, ils portaient des pancartes et criaient des phrases au contenu indéchiffrable. Ça parlait coût, achat, pouvoir.

Léon s'approcha de l'un des manifestants pour le questionner sur l'objet de ce qui lui semblait être, tout bonnement, un soulèvement. L'homme lui répondit aimablement qu'ils réclamaient une baisse du prix du carburant. La situation était apparemment devenue impossible. Ils ne pouvaient plus aller travailler.
« Vous travaillez loin ? », avait demandé Léon, engageant un dialogue fait d'incompréhension mutuelle et de perplexité :
- Certains vivent à plus d'une heure de route.
- Mais vous n'avez pas de terres, d'animaux et de forêts plus proches ?
- Pour quoi faire ?
- Pardi ! Pour ne pas avoir tant de route à faire !
- Ca ne changerait rien à la route que nous avons à faire.
- Ah bon, mais alors que travaillez-vous ?
- Eh bien, moi je suis chef de projet en énergies renouvelables, lui, il est enseignant, elle, réalisatrice de publicité, lui, serveur dans une brasserie. Et puis il y a des gens qui bossent dans l'informatique, d'autres qui font des ménages ou qui sont vendeurs dans des magasins. »
Tout cela parut bien technique à Léon, qui, face à ces gens si intelligents, percevait soudainement bien simple sa façon de vivre. Lui et ses compagnons cultivaient la terre, pêchaient, chassaient et élevaient des volailles. Rien de bien compliqué. Ils n'avaient qu'à se lever pour aller travailler. Jamais l'idée d'aller faire deux heures de route par jour ne lui avait traversé l'esprit.
« Mais alors, si vous passez tout votre temps à réfléchir, que mangez-vous ?
- Eh bien, on mange ce qu'on achète au magasin, grâce à l'argent qu'on gagne au travail. »
Tout cela était bien complexe : il fallait travailler dans n'importe quoi pour gagner de l'argent qui permettait d'acheter à manger dans les magasins. Il avait toujours pensé que les gens étaient payés pour produire de la nourriture.
« Mais enfin, vous venez d'où ? », interrogea l'homme.
Léon lui expliqua tout sur leur village, ses habitants et ses habitudes. Il expliqua que le travail n'était, chez eux, pas séparé de la vie et que, même si chacun possédait des talents particuliers, tous faisaient peu ou prou le même travail. Il lui expliqua qu'ils ne travaillaient que pour se nourrir, ne produisant que le nécessaire. Et puis, se remémorant avec tant de joie sa petite vie, il voulut insister sur le fait que le travail se faisait en commun, souvent en chantant, et qu'il pouvait se poursuivre jusqu'au soir, lorsque, réunis entre voisins, certains tricotaient quand d'autres fabriquaient ou réparaient des objets. Il ajouta que ces moments étaient surtout l'occasion de se retrouver pour manger, bavarder et se raconter des histoires. Ils étaient le prélude à un sommeil bien mérité.
Jean acquiesça de la tête et l'homme, très intéressé par cette histoire, voulut savoir si cette vie n'était pas ennuyeuse. Léon lui répondit que bien que leur vie s'écoula lentement, sans grands évènements, elle n'était pourtant jamais monotone :
« Nous avons toujours quelque chose à faire, à nous raconter. Et puis il y a les fêtes, les mariages, les jeux et les rencontres annuelles avec d'autres villages. Mais ce que nous aimons profondément, c'est demeurer en paix, dans nos petites existences paisibles et stables. À vrai dire, rien n'a vraiment changé depuis des siècles. Et je crois que c'est ce que nous apprécions : savoir que nos aïeux ont mangé à la même table que nous, qu'ils ont fabriqué les chaises sur lesquelles nous sommes assis et qu'ils ont transmis ce que nous transmettons nous-mêmes aux enfants. »
Jean acquiesça de nouveau en faisant « oui » de la tête et se tourna vers l'homme, qui leur demandait si la vie n'était pas difficile, s'ils avaient toujours à manger et s'il ne fallait pas trouver un peu d'argent. Il répondit :
« Oh, oui, nous sommes pauvres ! Nous vivons dans d'humbles maisons, nous n'avons pas grand chose. Mais nous n'avons jamais manqué de rien.
- Et nos vies ne dépendent que de nous-mêmes », précisa Léon.
L'homme sembla s'étonner et expliqua que lui avait beaucoup de choses à payer et que s'il mangeait tout de même encore à sa faim et vivait plus confortablement que ses ancêtres, il ne partait pas en vacances avec ses enfants et connaissant des gens qui ne pouvaient se nourrir qu'une fois par

jour. Beaucoup n'avaient pas de travail stable, et certains n'avaient pas de travail du tout. Lui-même disait craindre de perdre le sien.
Ce récit étreignit le cœur de Léon, qui imaginait la solitude de cet homme, courant après l'argent pour manger à sa faim, s'épuisant à aller au travail pour faire des choses inutiles. La perspective d'une telle vie procura chez lui une vive angoisse, s'imaginant lui-même, enfermé entre quatre murs, certes, bien au chaud, mais sans contact avec la nature.
Plein de compassion, il leur demanda s'ils avaient des moyens d'échapper à ce cycle infernal.
« Oh, oui, bien sûr, il y a les loisirs et, quand on peut, les vacances.
- Ah oui ?
- Oui, nous faisons du sport pour nous mettre en forme, des travaux manuels pour faire vivre notre créativité et allons au restaurant, visitons de beaux endroits, regardons des films, etc.
« Quel drôle d'histoire ! », pensa Léon, qui trouvait bien étrange qu'il revenait aux loisirs de donner du sens à la vie. Tout était inversé : le travail était ce qui n'avait aucune utilité et le loisir ce qui avait du sens ! Quelle absurdité !
Incrédule face à un tel renversement, il s'inquiétait du sort de ces pauvres gens :
« Et tout ça ne vous fait pas des maladies ?
- Si, à force de ne pas bouger et de manger n'importe quoi. »
« Bien sûr », se dit Léon. Comment supporter cette dénaturation ? C'était impossible. L'être humain était fait pour la liberté, le grand air, l'horizon ! Que ces pauvres gens qu'on avait rendus dépendants devaient souffrir de cette vie qui lui semblait si artificielle ! Il les imaginait enchaînés, agités par la vaine conquête de biens inutiles, dans un activisme délirant et futile, se perdant dans des loisirs qui ne mènent à rien. Désaccordé intérieurement, noyés dans un doux confort qui ramollissait leurs âmes autant que leurs corps, ils semblaient incapables de retrouver le vrai sens de l'existence. Bien sûr, se disait Léon, en inversant le bon sens, comment ces gens pouvaient-ils se souvenir de ce qu'au fond ils savent devoir aimer ?
Ah quelle tristesse !
Le fil de la conversation lui fit comprendre que ces gens avaient souffert durant des générations, que la faim avait tiraillé nombre de leurs ancêtres, qu'on avait placé sous la tutelle de seigneurs, réduit à cultiver un petit lopin de terre et interdit de chasser. On lui avait même donné un autre nom : le braconnage !
Alors, il y a quelques décennies, lorsqu'on leur a proposé de vivre aussi confortablement que des seigneurs, ils se sont engouffrés dans la brèche. Mais cela ne dura qu'un temps.
Jean et Léon ne pouvaient que compatir à tant de martyr.
Ils prirent alors fait et cause pour ces gens. Ils commencèrent à crier, à réclamer la baisse des prix et la liberté ! Pris dans le mouvement, ils hurlèrent si fort avec la meute qu'un homme finit par sortir du bâtiment.
Les gens se calmèrent pour le laisser parler. Hélas, il n'était venu que pour leur dire qu'il ne ferait rien ! Une fois son discours terminé, il tourna même les talons (« Tiens, un coureur lui aussi », s'étonna Jean en voyant l'homme porter les mêmes chaussures qu'eux).
Mais les manifestants ne le laissèrent pas partir si facilement. Ils le haranguaient, le contraignant à répondre. Mais l'homme parvint à s'en aller sans mot dire.
Ce déni de leurs existences consterna les manifestants, qui cependant poursuivirent leur lutte. Ils continuèrent ainsi à clamer des slogans, à réclamer des choses.
Quand soudain, des voitures de police débarquèrent. Intimidant la foule, des hommes en noir, surarmés, foulèrent le sol et projetèrent sur les gens un gaz irrespirable tandis qu'un engin leur balançait de grands jets d'eau. Certains manifestants tombaient à terre. Des cris retentissaient. L'affolement était général. Tout était noyé dans un nuage gris. Effectivement, le pays était bien en guerre.

*

Sans vraiment savoir ce qui s'était passé, Jean et Léon s'étaient retrouvés dans une camionnette médicale. L'esprit embrumé, collés à d'autres compagnons de manifestation, ils filaient, semblait-il, vers un hôpital.
Une fois arrivés devant un bâtiment blanc, on les fit sortir de l'engin et entrer dans ce lieu immense, tout blanc. Il y avait du monde partout : sur des brancards, sur des chaises disposées les unes à côté des autres et puis dans les couloirs, partout. Et encore des hommes en noir, postés aux entrées.
« Ça doit être un hôpital de guerre », estima Jean.
Personne ne vint vers eux pour les soigner.
Sans trop savoir quoi faire, Jean et Léon se dévisagèrent, comme pour vérifier qu'ils n'eurent rien de trop grave justifiant de rester dans ce lieu inquiétant. Certes, de petites blessures au visage rougissaient leurs joues et leurs fronts, mais rien de bien méchant. Le constat fût le même lorsqu'ils observèrent leurs camarades. Rassurés, ils se levèrent, les saluèrent avec le respect que l'on doit à ceux qui se battent pour leur liberté, et leur souhaitèrent « bon courage » tout en les invitant à venir les voir chez eux. Les autres les remercièrent chaleureusement et leurs chemins se séparèrent là.

*

L'aventure touchait à sa fin. Après des heures de marche, Jean et Léon avaient fini trempés, épuisés, rincés, blessés même, mais heureux. Non, ils n'avaient rien obtenu du grand patron, n'avaient même pas pu lui dire « deux mots ». Pas grave, ils ne feraient pas pour autant ce qu'on leur réclamait. Et puis ils avaient rencontré tant de bonté chez ces habitants ! Que de gratitude avaient-ils pour ceux qui les avaient renseignés, aidés, et même secourus. Que de gentillesse ! Oui, l'humanité était encore bien vivante. Et face à eux, c'était bien encore des êtres humains qu'ils avaient vus.

*

Le cœur joyeux, Jean et Léon reprenaient le chemin de la gare. Désormais, tout était facile : prendre un billet de train avec une machine, passer les barrages de contrôle, chercher son numéro de siège, tout ceci n'était que l'évidence même !
C'est donc dans un grand calme, au milieu de la foule, qu'ils arpentèrent la gare, les files d'attente et le train. Se délectant d'un retour chez eux, ils s'enfonçaient dans les sièges confortables. Léon et Jean ne boudaient pas leur plaisir.
Déjà ils revoyaient leur village, ce tout petit bout de terre où règne la douceur, où les animaux gambadent librement dans les prés verdoyants, où la lumière n'est cachée derrière aucune construction humaine et où l'herbe folle danse au milieu des fleurs sauvages. Et puis ils s'imprégnaient déjà de l'atmosphère surannée de leurs maisons, marquée par le souvenir d'ancêtres, dont l'âme imprégnait encore les murs. Et puis, pêle-mêle, revenait à leurs sens le goût des petites tomates bien juteuses de juillet, celui des noix de fin d'été et des fraises bien rouges et si sucrées, les juteuses framboises de la belle saison, la légère brise qui glisse au printemps sur le blé des champs pour former des vagues régulières. Et puis la douceur de l'herbe qui caresse les pieds nus. Ah, quel beau pays !
Bercés par le doux bruit du train, leurs yeux se fermaient lentement… pour soudainement se rouvrir, afin d'observer une drôle de scène.
Une femme était debout, attendant de reprendre sa place côté fenêtre. Pour cela, la passagère du côté couloir devait se lever. C'est ce qu'elle fit, mais tout en restant les yeux rivés sur la télévision miniature qu'elle tenait fermement dans ses mains. Jamais elle ne jeta un œil à sa voisine, qui reprenait silencieusement sa place. Elle se rassit en riant de ce qu'elle regardait. Le petit manège était terminé.
Face à cette scène, Jean et Léon se jetèrent un regard amusé et complice, avant de refermer calmement leurs yeux. « Ah, ils sont drôles ces gens… »
Et ils s'assoupirent paisiblement.